

Dans « Le feu que tu portes en toi », Antonio Franchini ausculte la fureur destructrice qui habitait sa mère

L'écrivain italien a fui Naples et une mère explosive pour Milan, à l'âge de 19 ans. Quarante ans plus tard, celle-ci décide de rejoindre son fils, pour mourir à ses côtés

JEAN-BERNARD VUILLÈME



L'écrivain Antonio Franchini, photographié le 6 septembre 2025. — ©BASSO CANNARSA/OPALE.PHOTO / ©Cannarsa/opale.photo

A la faveur du déménagement d'Angela, venue de Naples finir ses jours dans un appartement milanais sis dans une maison appartenant à son fils, Antonio Franchini s'est retrouvé flanqué de sa mère, qu'il s'était empressé de fuir à l'âge de 19 ans. Pour se réfugier dans le nord, à Milan, chez son oncle Francesco, qui l'héberge et lui révèle « une autre manière d'être au monde ». Antonio Franchini y fera son nid aussi bien que sa carrière, devenant un écrivain et un éditeur en vue en Italie.

Le retour de sa mère dans l'existence de Franchini, littéralement dans ses murs, une quarantaine d'années après sa fugue, le détermine à se lancer dans un roman autobiographique dont Angela est le personnage central, lequel ne laisse que peu d'espace aux autres membres de la famille. La parole torrentielle et dévastatrice d'Angela surgit au cœur du récit, dans son dialecte napolitain restitué avec talent par le traducteur Christophe Mileschi.

Un pays plein de « mammoni »

Les écrivains qui font miel littéraire de leur relation avec leur mère manient souvent l'encensoir dans des livres de vénération. Exemple emblématique, Albert Cohen loue le courage et la bonté de la sienne dans *Le Livre de ma mère* (1954), adoration brouillée de culpabilité pour ne l'avoir peut-être pas aimée à la hauteur de son mérite. Sur un mode différent, Romain Gary, qui s'est consacré avec ardeur à réaliser les ambitions de grandeur que sa mère nourrissait pour lui, tresse sa louange dans *La Promesse de l'aube*, paru en 1960.

Franchini, lui, déteste sa mère. Dans un pays plein de *mammoni* (« fils à leur maman »), où la mère est une figure mythique, cela frise la provocation. « Détester est le verbe adéquat », insiste-t-il. Il abhorre en elle une nature explosive, vindicative et intraitable. Une personne qui « a besoin de haïr comme de respirer » et qui « ne se sent pas exister si elle ne s'oppose pas ». Dans le monde d'Angela, les amis n'existent pas, « les femmes sont toutes des putes et les hommes des fils de pute ». Même si l'auteur adoucit un peu le trait en fin de parcours, lorsque Angela rend les armes, il n'y a pas de sentiments ambigus entre ce fils et cette mère, pas d'amour-haine, mais une franche et cordiale détestation réciproque. Franchini brosse le portrait d'une mère destructrice, non seulement pour lui-même, mais encore pour ses sœurs, car les filles n'apportent selon elle que des problèmes « *couma aquèla putanassa de ta sora* ».

Maux nationaux

Au-delà des noirs sentiments que l'auteur nourrit pour sa mère, doublés de mépris intellectuel, se profile une entité plus vaste, l'Italie, dont Angela symbolise « toutes les horreurs », autant de « maux nationaux » dûment énumérés : l'opportunisme, le racisme, l'égoïsme, le clientélisme. Cette Italie où l'on monte à Milan et où l'on descend à Naples, mais où l'on revient souvent d'où l'on était parti, même réduite en cendres comme Angela finalement de retour à Naples, près de son défunt mari, selon son ultime volonté. Cette Italie dans laquelle Antonio, un gars du Sud, où règne le sable, la mer, la canicule, est si fier de montrer à sa génitrice comme il sait skier et apprivoiser le froid lorsqu'il l'emmène près d'une pente enneigée de la vallée d'Aoste, le seul moment presque tendre de ce récit.

Malgré l'incompatibilité tourmentée de cette relation mère-fils, et l'hostilité qui la sous-tend et la structure, le roman extraordinairement sincère de Franchini ne vire à aucun moment au règlement de compte haineux. Il plonge au cœur du feu destructeur et indomptable que sa mère portait en elle et nous donne à voir un incendie qui éclaire un peu d'Italie.